

GEOLES ET PRISONS

ISBN 979-10-699-4039-0

EAN 9791069940390

SOMMAIRE

1. HEURE DE VISITE	11
2. LES PATROUILLEURS.....	15
3. LA COLERE DE L'AVOCATE.....	21
4. L'IDR INTRA MUROS	25
5. IMMINENCE DE DANGER.....	33
6. OBSESSION PATERNELLE	39
7. INVESTIGATIONS ET DISCUSSIONS	47
8. AFFECTION FILIALE	55
9. UNE NUIT AUX FRAIS DES VILLAGEOIS	65
10. LE FACIES DES INDESIRABLES.....	75
11.PERIPETIES DE GEOLE.....	77
12. ENFER OU PARADIS.....	85
13. PLAISIRS, VICES ET MANIES.....	89
14. FARNIENTE ET PLAISIRS TABOUS	97
15. DIVINATION, PRESTIDIGITATION ET MAGNETISME	103
16. TAUREAU AIGRI.....	111
17. RETROUVAILLES	115
18. PAR DEPIT AMOUREUX	121
19. AGAPES	125
20. AMITIE CASSEE.....	135
21. DEBUT D'ESTOCADE	145
22. LES AMOUREUX.....	155
23. LA POUSSEE DES DURS	159

24. « BOUM ! »ONOMATOPEE D'UNE DEFLAGRATION DEVASTATRICE	165
25. TRAGEDIE D'AMOUR	175
26. ALEXANDRE, L'HYPOTHETIQUE RETOUR	187
27. LA SPLENDEUR DU REQUIN	209
28. L'ASSAUT FINAL	243
29. EFFUSIONS FINALES	269
30. OPINION PUBLIQUE VICIEE	273
AMES EN PEINE	275

« Toute allusion à La geôle amène notre pensée à d'effroyables incarcérations, tels la galère, le bagne, l'esclavage

Evocation, aussi, de décors inhumains, de murs infranchissables, de boulets incassables...

Plus encore, des chaînes entravant les mains, les pieds, le corps... Mais pas seulement, par-dessus tout l'esprit d'où il est compliqué voire impossible de les ôter.

Cependant, mentionnons que l'incarcéré n'est pas mieux loti dans une prison dorée ou luxuriante, dont on enlève les attributs épouvantables, dès lors que des barrières visibles ou fictives l'interdisent d'en sortir ?

Au-delà de l'enfermement, la prison est caractérisée, d'abord et surtout, par la perte d'une liberté essentielle.

Notre terrible condition, pauvres êtres humains, nous soumet partout et constamment à la prison de quelque chose ou de quelqu'un.

Il peut s'agir :

D'une tendance : la haine, la violence, l'ignorance, l'absurdité, la névrose, la malveillance De débordement lié à la croyance, la religion ou la philosophie : la passion, l'extrémisme D'un aspect ou une diminution physique : la maladie, le handicap, l'aliénation D'un trait de personnalité ou un problème de société : les tics et manies, l'addiction à l'alcool, à la drogue...

Ce que nous voulons passionnément aussi bien ce que nous refusons obstinément peuvent constituer ou recéler de douloureuses détentions, indépendantes de notre volonté ou inventées de toute pièce par nous-même, pour servir notre nécessité ou notre perte.

L'amour, en dépit de son omniprésence, et la bienfaisance qu'on lui vante, n'échappera pas à l'énumération.

Son vécu tend à le faire devenir, lui aussi, une pernicieuse prison. Pas seulement au regard des jalousies, envies, frustrations ou véhémences qu'il engendre. Mais aussi quelquefois, en s'abandonnant à son ivresse, on paie très cher pour obtenir fort peu.

L'insatisfaction inhérente à ce sentiment peut atteindre trop d'intensité, trop de puissance, pour être maîtrisée convenablement par la sagesse.

A trop tenir à la personne aimée, à trop attendre d'elle, on peut céder à la pulsion de l'abimer.

L'amour arrive à détériorer autant que l'aversion coupable le ferait.

Critère important : Les prisons n'agissent pas toutes de manière similaire et cohérente.

Certaines vous apaisent d'autres vous sanctionnent, certaines vous protègent d'autres vous détruisent

Et puis, comment ne pas énoncer celles qui vous égarent mais qui, en certains cas, vous arrangent ? Catégorie dans laquelle se classeraient la folie et l'oubli.

N'arrive-t-il pas de se jeter, se réfugier, se perdre dans leur flou et leur brouillard, dès lors qu'on n'a plus d'espoir de salut ?

La folie et l'oubli ne constituent-ils pas des échappatoires pour ceux qui cherchent à tromper leur mémoire, ou fuir les exigences de réparation de leur conscience ? Quand ces dernières insistent et harcèlent à propos de fautes non expiées, n'est-il pas soulageant de s'y égarer, jusqu'à ne plus retrouver le chemin de la lucidité ?

Hélas, oui, nous sommes tous en captivité. Autant ceux qui rêvent de capturer que les véritables entravés, sans oublier les contraints, les retenus, les subjugués

Car, mis à part les petits arrangements subjectifs, les geôles ont La finalité commune d'incarcérer, de ligoter, en empêchant l'enfermé de sortir, de comprendre, d'apprendre, de voir et penser différemment, en le privant d'évasion vers d'autres horizons

Une vive répulsion nous étreint pour certaines, à d'autres, nous vouons une affection aveugle.

Diverses attitudes en découlent : ou nous essayons énergiquement de sortir de la nôtre, ou nous nous conformons à ses exigences, ou nous tissons et renforçons avec minutie la toile qui nous y retient.

Tous nous tentons, autant que faire se peut, de rendre la notre la plus conviviale et la plus douce possible. C'est selon la conception individuelle, des uns et des autres, du bonheur ou du malheur.

Elle nous consume, de toute façon, dans son feu incessant. »

1. HEURE DE VISITE

On cite là un territoire de la France, ni totalement perdu ni franchement découvert. Cependant paradisiaque et, sur des hectares, désertique, dépeuplé

C'est à ce genre de cadre que l'Auteur universel avait pensé pour prodiguer la vie, qui ne gaspille pas le temps précieux et n'offre pas le flanc aux conflits passionnés, aux interventions farfelues, aux rancœurs déchaînées, aux heurts exacerbés

Comme s'en sustentent chaque jour les scènes, les comédies et les théâtres où s'organise, dans les grandes agglomérations, l'existence artificielle, précaire et aride, préconisée par les hommes au sortir des saintes époques, quand ils se sont détournés du Père éternel.

C'est le genre d'endroit qui fait instantanément partie de nous, sans réticence de notre part, une fois ses odeurs nous ont-elles transportés et ses couleurs nous ont-elles charmés.

Petit à petit, notre vision le façonne en irrésistible poésie à laquelle nous abandonnons volontiers un peu de notre âme.

Alors, le site vient compter parmi les rares, magiques encore, qui laissent envisager que la jonction pourrait être réalisée un jour, malgré tout, entre le Paradis et l'Enfer

.....

L'autocar venait de quitter son aire de stationnement, avait pris la route en se dirigeant vers L'institut de détention et réinsertion (l'IDR). Il traversait le petit bourg. A son bord, une trentaine de personnes avaient pris place, mues par une certaine hâte de découvrir ce nouvel organisme qui suscitait tant d'éloges. On l'annonçait porteur

de solutions aussi bien pour le développement carcéral que pour le désamorçage de certaines bombes sociales, comme le traitement des migrants mais aussi l'amélioration du sort des sans domicile fixe, des clochards ou autres décrochés de la vie urbaine.

A l'intérieur du véhicule, les passagers gardaient plutôt le silence, s'arc-boutant aux vitres pour profiter des paysages tantôt verdoyants de par les étendues forestières, tantôt dorés par les champs abondants de tournesol. Ça et là, des troupeaux ovins, bovins ou de chevaux peuplaient ou agitaient le décor.

Certains passagers dévisageaient à la dérobée leurs compagnons de route. Comme cette jeune fille métissée, très mignonne, qui observait depuis un moment un Monsieur dégingandé qui parlait par intermittence, plus précisément, il invectivait un garçon, dix ans environ, qui n'avait pourtant pas l'air si désobéissant.

Pour finir, le petit bonhomme avisant une place à côté de la jeune fille, se leva et vint s'y installer.

- Reviens tout de suite ici où je me fâche. Ordonna le Monsieur, mais le garçon ne broncha pas.

Prestement, l'homme vint l'attraper en grondant : « je t'avais prévenu ».

La jeune fille osa alors s'interposer :

-Monsieur, si vous voulez, vous pouvez le laisser là, près de moi, je jetterai un œil sur lui.

Pour éviter un scandale, probablement, le gars admit de laisser l'enfant à cette place et retourna à la sienne.

Aussitôt, la fille engagea la conversation avec le petit garçon :

- Je m'appelle France-Laure, et toi ?
- Moi, Alexandre.
- C'est ton père ? demanda t'elle en désignant le Monsieur.
- Je crois.
- Comment ça, tu crois ?
- Il n'a ni les paroles ni les manières d'un père, il me crie dessus, m'injurie, parfois me frappe. Pas un mot gentil, jamais un peu d'affection.

La fille observait encore cet homme renfrogné dans son siège et perdu dans ses pensées, tandis que le garçon enchaînait :

- Aussi loin que peut remonter ma mémoire, il a été comme ça avec moi. Et c'est pire depuis qu'on a mis mon grand frère en prison. Il prétend que c'est ma faute.
- Pourquoi ça ?
- J'avais trouvé un téléphone portable dans la chambre de Freddy. J'étais très fasciné par l'objet et l'avais emporté à l'école pour l'exhiber devant mes copains de classe et les épater
- Et alors ?
- Agacée par le désordre que cela occasionnait, l'institutrice avait fini par le confisquer. Deux jours plus tard, des Policiers étaient venus appréhender Freddy...

Il marqua un nouveau temps d'arrêt, la jeune fille était suspendue à ses lèvres.

- Ce téléphone, reprit-il, avait été dérobé lors du braquage d'un magasin. Une personne avait été blessée

Leur conversation fut interrompue par le conducteur de l'autocar qui tenait aussi le rôle de guide sur le parcours. Il leur annonça :

- Mesdames, Messieurs, nous allons entrer sur le parking de l'IDR ; attendez-vous à quelques perturbations : cent cinquante à deux cents manifestants ont investi les lieux. D'après mes informations, ils seraient assez virulents. S'il vous plait ne les provoquez pas, et gardez votre calme.

Il se tut quelques secondes, le temps d'amorcer une délicate manœuvre, et il poursuivit :

- Nous nous trouvons devant la toute première porte d'entrée, vous remarquerez qu'il s'agit de deux barrières, assez élevées et munies de barbelés par-dessus. En cas de force majeure, elles sont susceptibles d'être électrifiées. Entre ces barrières passe un couloir assez restreint qui fait le tour de l'institut. C'est le chemin des Maîtres-chiens. Ils font des rondes permanentes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De nuit, durant leurs déplacements, ils peuvent lâcher les animaux. Tout de suite après les deux barrières se trouve la route de surveillance faisant, elle aussi, le tour complet de l'IDR.

Un gendarme fit signe au conducteur de s'arrêter et, quand celui-ci obéit, il se porta à sa hauteur.

Le conducteur exhiba tout de suite ses pièces afférentes à la mise en circulation et la conduite de l'autocar, tout en précisant aux passagers :

- Ici on contrôle exclusivement le chauffeur et son véhicule. Votre tour viendra après.

2. LES PATROUILLEURS

« Le monde est un vaste nid de crotales. On vit sans se douter qu'on y est exposé au venin partout et à n'importe quel moment. En omettant d'être prudent on s'installe, déjà, dans l'antichambre de la mort. »

.....

A la périphérie du site, sur la route de surveillance, trois gendarmes philosophaient dans leur estafette de service. La conversation était assez animée :

Premier gendarme :

- C'est agréable de travailler ici, je trouve. Le site est un peu éloigné, très à l'écart, mais on y est préservé des détritrus, des perturbations et des contrariétés caractérisant les grandes agglomérations.

Le deuxième :

- C'est vrai, on n'est pas exposé à cette espèce de promiscuité qui génère les animosités et les crises. On ne se heurte pas, dès le petit matin et à longueur de journée, aux mauvaises humeurs, aux agressions et, en toile de fond, au non-respect permanent des personnes et des biens.

Le troisième :

- Nous sommes épargnés de tout ça, heureusement, car bosser dans la morosité, les sempiternelles mauvaises paroles, les

regards tueurs, les incivilités, les querelles récurrentes c'est tellement usant.

Premier gendarme :

- Hélas, oui, la ville est gangrénée d'incivilités qui supplantent et la correction et le sens civique. C'est sans étonnement que les commodités particulières passent avant l'ordre public et la sécurité de tous.

Le deuxième :

- Ah ! Comme c'est bon de savourer ces instants qui font penser à la vraie vie, d'écouter la tranquillité.

Le premier :

- Enfin, la vraie vie Il ne faut rien exagérer non plus. Si le bien se généralisait soudainement, on n'aurait plus besoin de nous autres gendarmes. C'est une prison ici, quand même, elle recèle du danger et implique de la prudence.

Le troisième :

- Tout à fait vrai. Il faut cependant reconnaître que le traitement du conflictuel y est plus maîtrisé, grâce à un accueil plus réfléchi, la reconsidération des personnes auparavant marginalisées, par l'emploi et le logement, la séparation des délinquants avec les criminels, la distinction entre les prisonniers de longue durée et ceux qui arrivent en fin de peine.

Soudain, l'un des militaires aperçut un corps étendu sur la chaussée :

- Regardez, là, quelqu'un est couché sur la route.
- Une femme on dirait. Comment a-t-elle bien pu arriver ici ?

Ils s'arrêtèrent au niveau de la personne inerte et tous les trois, en chœur, bondirent hors du véhicule. Tout de suite, l'un d'eux s'accroupit près de la dame couchée en la secouant légèrement :

- Madame, Madame, vous m'entendez ?»

La « dame » leur fit face tout à coup, en brandissant sous leur nez une arme de poing :

- Si je vous entends ? Très distinctement mes poulets, cinq sur cinq. Et vous, vous allez bien gentiment lever vos petites mains.

La femme en fait ressemblait étrangement à un gars barbu. Un sourire antipathique et édenté donnait un air plus inquiétant encore à sa mine patibulaire. Son doigt jouait dangereusement avec la queue de détente de l'arme qu'il pointait vers les gendarmes.

- Ah, je vois que tu les as déjà maîtrisés, Alec.

Sortant des buissons qui jonchaient la route, deux autres individus guère plus rassurants que le travesti, et taillés comme des armoires à glace, apparurent. Ils désarmèrent et ligotèrent les agents.

- Il faut vite se débarrasser d'eux, dit le barbu.

Redoutant la détermination de ces hommes, l'un des gendarmes essaya de les raisonner :

- Du calme, Messieurs, pas de bêtise nous sommes des pères de famille. D'ailleurs, comment avez-vous fait pour accéder jusqu'à cet endroit ?

- C'est une longue histoire, dit encore le barbu, nous sommes entrés dans l'institut en tant que visiteurs depuis deux jours. Nous avons eu tout notre temps pour planifier nos actions. Et puis, désolé mes poupées, mais justement, nous n'allons pas commettre la bêtise de vous laisser partir. Nous allons vous remplacer numériquement ; à partir de maintenant, votre mission devient la nôtre.

- Que comptez-vous faire de nous ?

- Vous ? Eh bien, disons que vous êtes éliminés. Allez, sortez de ces uniformes. A poil.

- Messieurs, Messieurs, écoutez. Tous vos actes sont observés actuellement. Il y a des caméras partout

- Vous croyez ? Allons, regardez mieux. Ne voyez-vous pas que vos caméras sont légèrement endommagées. Allez, trêve de bavardages, à poil vous dis-je ! Vous autres, chargez-vous en vitesse de ces formalités. Il est urgent de partir, une autre patrouille ne tardera pas à arriver.

Les militaires furent délestés de leurs vêtements, ligotés. Les deux hommes arrivés en dernier les emmenèrent dans les plus hautes fourrées, et revinrent environ cinq minutes après. Sans eux. Le barbu les interrogea :

- C'est fait ? Mission accomplie ?

- C'est fait.

- Occis ? Vous avez utilisé un silencieux ? Je n'ai pas entendu le moindre bruit.

- Euh non. Comme c'était risqué de tirer, nous les avons bâillonnés, assommés, et nous les avons balancés dans le canal « en saucissonnés », comme ils étaient. Ils finiront bien par crever là-dedans.

- Punaise, pesta le barbu, qui a eu l'idée de m'encombrer de pareils faibles pour mener cette affaire ? Si vous ne pouvez même pas trucider trois mecs, cette mission est bien compromise.

- Qui veux-tu qui les trouve là-dedans ? Même s'ils en sortent un jour, notre mission sera terminée bien avant.

- C'est un gros risque que vous nous faites prendre, je vous le dis. Votre risque, et vous m'en répondrez par le sang si ça tourne mal. Mais bon, le temps presse, enfilons ces uniformes, il faut reprendre tout de suite la patrouille. Il tendit la clef de l'estafette à l'un de ses complices :

- Toi, Bilal, tu conduis. Je me mets à l'arrière du véhicule. Avec ma barbe je n'ai pas du tout le profil d'un gendarme. Allez, go, go. En espérant que les autres vont libérer «le Requin» au plus vite, j'ai hâte de me barrer d'ici.

3. LA COLERE DE L'AVOCATE

« En chemin, vous savez que vous ne voyez pas qui vous rencontrez. Méfiez-vous quand même des apparences trop séduisantes ou innocentes, elles peuvent être des plus pernicieuses ».

« Non mais, pour qui se prend-il celui-là ? On le surnomme « le Requin », et alors ? Qu'est-ce que cela signifie ? Croit-il sérieusement que cela lui donne une importance démesurée et qu'il m'impressionne ? Il n'est pas Dieu, le Père, que je sache. »

.....

Très remontée, l'avocate allait quitter la prison. Elle venait de rendre visite à l'un de ses clients, pensionnaire de la division des « plus de sept ans ».

« S'imaginer-t-il qu'il est Prince, Souverain ou Empereur ? Juste parce qu'il profite, relativement à sa personnalité, de certains privilèges à l'intérieur ? Je représente des clients bien plus distingués que ce Monsieur ».

Le Policier contrôleur la sortit un peu de son aparté coléreux :

- Madame, s'il vous plait, veuillez me restituer votre badge et je vous rendrai votre pièce d'identité en retour.

Elle s'exécuta tout en poursuivant son monologue :

« C'est fini, je rends mon tablier. Je ne veux plus me compromettre avec un tel individu. Ni contact ni suivi. Rien. Sa nature profonde est criminelle. Si elle lui donne sa raison d'exister, elle finira par me gâcher. Pourtant, qu'est-ce que je me suis décarcassée pour

lui ? Pour l'aider et le sortir d'affaire. Je n'ai calculé ni mes efforts ni mon temps. Même mes honoraires sont avantageux. Mais, à celui qui veut bien faire on n'épargne jamais rien, ni reproche, ni accusation gratuite, ni sottise, ni vol, n'est-ce pas ?

- Madame, s'il vous plait. Madame ? Le fonctionnaire l'interpellait, mais l'ignorant encore, elle donnait libre cours à son emportement :

- Non Monsieur, être de bonne volonté ne signifie pas être servile. La bonne volonté est une force de caractère tandis que la servilité ne sait que se courber devant tout, y compris l'abusif et l'inouïe.

- Madame ?

- Je manque d'honneur, affirmez-vous ? Mais qui êtes-vous pour juger ? L'honneur comme le déshonneur ne se résument pas à la façon de penser des gens. Ils ne savent rien de notre tréfonds, et ce qu'ils disent à notre égard n'est pas tout-à fait notre portrait. Nous sommes seuls à connaître notre vraie personnalité, celle qui se nourrit avec notre conscience. Peut-être la partageons-nous un peu, ou pas du tout.

- Madame ?

- Oui, qu'y a-t-il ?

Machinalement, elle avait eu un ton agressif envers le Policier. S'en excusant aussitôt, elle prétextait :

- Je suis un peu dépitée, Monsieur. La lassitude, le découragement, l'ingratitude des gens. A la fin, de guerre lasse, on lâche prise.

Le Policier l'écoutait, compréhensif, un peu compatissant. Elle en profita pour se libérer un peu plus du mal qui la tourmentait :

- Vous savez, livrer des batailles sur plusieurs fronts à la fois aboutit à ne pas en gagner une seule. Quand on éparpille son énergie, on l'épuise, et, une fois est-on vidé de force et de volonté, les combats qu'on a engagés ne peuvent pas s'achever par des victoires.

Le policier, essayant de l'amener sur un autre sujet :

- Avions-nous en consigne des bagages que vous devez récupérer, Madame ?

Elle fit un mouvement de la tête, pour dire non, et elle se dirigea vers la sortie tout en se parlant à haute voix une fois de plus. Elle exprimait, on dirait, une certaine résolution :

- Cette fois c'est fini, je n'en peux plus. Je ne défendrai plus ce surnommé « Requin ». Je ne le verrai plus, et ne viendrai ici que pour me consacrer à mes autres clients. Le bal est terminé.

Un fonctionnaire de Police, de sexe féminin, qui passait par là, grande, rousse et arborant sur son uniforme des écussons du grade de « Major », s'était arrêté pour observer et écouter. Au bout de quelques minutes, elle avait poursuivi son chemin en hochant les épaules.

Peu après, l'avocate quitta la salle elle aussi, suivie du regard par les personnes présentes qui souriaient discrètement, goguenardes ou franchement hilares.

La moquerie, voilà la clameur qui, davantage, vous est réservée par vos congénères, lorsque les moments difficiles et la tourmente prennent le dessus sur vous.

Le rire et le crachat sont les principales, et les plus spontanées, offrandes du genre humain à ses semblables en détresse.

4. L'IDR INTRA MUROS

« Les âmes particulièrement tourmentées sont coincées entre la sottise, la violence et la peur.

Si elles manquent, en plus, de respect et de simplicité, si elles sont méprisantes et agressives, on obtient de tristes produits systématiques qui ne donneront, en aucun cas, des êtres intelligents sur lesquels on pourrait compter pour apaiser et assainir

.....

L'autocar se frayait un passage, tant bien que mal, à travers deux haies de manifestants criards, presque menaçants. Certains frappaient du poing ou crachaient sur le véhicule. Ils étaient particulièrement déterminés. Un cordon de gendarmes tentait de les faire reculer et les calmer.

Ces personnes étaient venues pour exprimer leur refus catégorique, suite à la décision du gouvernement de loger ici et y faire travailler des migrants, le temps de prendre une décision administrative les concernant.

Pendant ce temps, selon elles, de « bons français » étaient totalement en souffrance dans tout le pays, démunis et délaissés par l'Etat.

Pour protester énergiquement, ces gens étaient descendus des grandes agglomérations limitrophes, certains de Paris.

Leurs pancartes et leurs slogans étaient fort éloquents. Par exemple : « les français d'abord, les migrants dehors » ou encore : « Euro, Europe, migrants, on sait comment œuvrer pour mettre les patriotes à genoux ».

Le chauffeur rallia enfin l'emplacement des autocars visiteurs. Seuls les personnels de l'institution, les véhicules d'urgence, de secours et des forces de l'ordre pouvaient également stationner sur ce parking. Il y avait deux cycles de visites dans la journée : un le matin jusqu'à seize heures, un l'après-midi jusqu'à dix-neuf heures.

Une fois bien garé le conducteur s'adressa à nouveau aux passagers :

- N'oubliez rien dans le véhicule. Allez à droite jusqu'au fond du parking, vous emprunterez un couloir qui mène à la zone de contrôle. Pour le retour, rendez-vous ici même, à seize heures. Bonne visite à tous.

Le père d'Alexandre, toujours aussi acariâtre, vint attraper son fils par le bras :

- Toi, tu viens là.

- Tu me fais mal. Protesta le garçon en se débattant.

Pour apaiser la situation, d'une voix timide, France-Laure proposa :

- Monsieur, si vous voulez, vous pouvez le laissez avec moi pour la matinée. Je vais voir mon petit ami qui se trouve à la division des « un à trois ans ». Votre fils ne risquera rien, je vous le promets, et on se retrouvera ici à treize heures.

- Ah ouais ? Maugréa le bougre.

- Oui, enfin, si vous voulez. Vous êtes Monsieur ?

- Gontran, je m'appelle Gontran. Et puis, pourquoi pas après tout ? Ok, on se retrouve ici à treize heures. De toute façon, d'ici

là tout sera accompli.

- Je ne comprends pas, qu'est-ce qui sera accompli ? Demanda France-Laure, un peu curieuse.

Assez énigmatique, l'homme mit ainsi un terme à leur conversation :

- Je me comprends. Ok, je vous confie mon fils, gardez le bien, Mademoiselle.

Sur ces mots il lui tourna le dos et, la jeune fille de plus en plus intriguée, le suivit un moment du regard. Elle le trouvait bien incongrument accoutré, l'épaisse veste de chasseur qu'il portait contrastant avec l'étouffante chaleur qui commençait à se faire sentir.

En file indienne, les passagers de l'autocar se rendirent au fond du parking et empruntèrent le couloir plutôt étriqué que leur avait indiqué le conducteur. C'est là qu'un agent de la gendarmerie les reçut :

- Bonjour à tous et toutes, je suis l'adjudant Hilaire, tout spécialement chargé de vous accompagner jusqu'au bureau d'accueil. Là-bas, je vous ferai une brève présentation de notre belle institution et, ensuite, vous vous rendrez en zone de contrôle pour récupérer un badge d'admission. Sans badge, impossible d'entrer chez nous.

L'adjudant Hilaire les emmena jusqu'à une pièce très spacieuse, aérée, munie de trois rangées de fauteuils. Derrière La place de l'animateur, un petit tableau comportait le croquis de l'IDR, avec les légendes. L'adjudant Hilaire se mit d'ailleurs à le leur commenter, en s'aidant d'un bâtonnet, une fois qu'ils furent bien

installés dans la pièce :

- Vous vous trouvez en ce moment au bureau d'accueil. C'est un passage obligé. Après notre entretien, vous serez dirigés vers zone de contrôle. Celle-ci se situe à l'entrée d'un passage circulaire, tracé en gris, que nous nommons le « chemin des maîtres-chiens ». C'est un passage étroit, bordé de chaque côté par une grille de trois mètres de haut, couvert, il est fréquenté toute la journée par des maitres-chiens qui patouillent avec leur animal. La nuit les chiens peuvent être lâchés.

Il fixa l'assistance :

- Des questions.

Personne ne broncha :

- Ah ! fit-il, petite pique de rappel, en cas d'impérieuse nécessité ces grilles sont susceptibles d'être électrifiées.

Il scruta encore l'assistance, histoire de vérifier si son récit faisait de l'effet. Une voix grave s'éleva :

- C'est tout ?

C'était Gontran qui commençait à s'impatienter :

- Minute, jeune homme, je poursuis... Une fois les formalités de contrôle passées, vous traverserez le « chemin de surveillance », en violet, sur laquelle des patrouilles portées de gendarmes circulent de jour comme de nuit. Ce chemin jouxte un canal alimenté par un bras de fleuve que l'on a détourné jusqu'ici. Le canal est utile pour